

Entretien avec Mithkal Alzghair pour JUNE EVENTS 2026

Propos recueillis par Mélanie Drouère

Paisiblement présenté le 26 mai à 19h30
à l'Atelier de Paris

Mithkal Alzghair, comment est né Paisiblement : la pièce, et son titre ?

Ce projet est né par son titre, qui a précédé la pièce. Il est apparu en réponse aux événements violents qui ne cessent jamais, particulièrement au Moyen-Orient, d'où je viens. Après quatorze années de guerre en Syrie, un nouveau soulèvement pacifique est apparu dans ma région, à Sweida. Malgré la destruction, malgré les armes, les gens sont redescendus dans la rue avec des slogans très simples, très pacifiques. Au même moment, la guerre éclatait à Gaza. J'étais profondément meurtri par ces situations. Ma question est alors devenue : comment un corps pacifique peut-il faire face aux corps armés et aux machines de guerre ? Comment un acte calme peut-il affronter la violence extrême ? *Paisiblement* est né de cette tension, non pas comme un trait de naïveté, mais comme une nécessité intérieure, une prise de position : la résistance.

Comment la danse devient-elle précisément, dans ce contexte, un acte politique ?

Je me suis beaucoup interrogé sur ce que peut encore le corps quand tout est dominé par les armes. On ne peut pas arrêter une guerre avec une danse, évidemment, mais on peut affirmer une autre présence au monde. J'ai été marqué par des images très fortes : un homme qui danse au milieu des bombardements, un musicien jouant dans les ruines... Ces gestes deviennent des symboles. La danse cesse d'être seulement artistique ; elle devient une manière de dire : nous sommes encore vivants. Dans certains contextes, une danse peut accompagner une cérémonie, tel un mariage, et déplacée dans un autre, devenir un acte de manifestation, une affirmation d'identité. Le corps porte alors une parole pacifique qui résiste par son existence même. Par ailleurs, nous travaillons sur des témoignages de survivants Druzes des massacres commis dans la région de Sweida, ce qui donne à cette acte poétique un ancrage très réel, et je tiens, par la pièce, à faire passer ces informations concernant une minorité spécifique, à titre d'exemple.

Vous convoquez différentes traditions et divers imaginaires de danse : comment ces références ont-elles nourri votre écriture chorégraphique ?

Je me suis particulièrement intéressé aux cultures amérindiennes, à la manière dont leurs danses sont liées à l'histoire qu'elles ont traversée. Après les violences et les destructions, ce qui reste souvent, c'est la danse, le chant, le lien à la terre. Cela me touche beaucoup. J'ai reconnu quelque chose de similaire dans notre région : les traditions évoluent sous la pression du contexte politique actuel. Une danse populaire change de fonction selon le moment de l'Histoire. Elle peut renaître comme réponse directe à ce que vivent les gens aujourd'hui. Dans la pièce, ces références ne sont pas illustratives ; elles dialoguent entre elles pour montrer comment les cultures survivent, se transforment et deviennent des formes de mémoire vivante. Dans cette création, à travers les traditions et la danse populaire, je cherche à explorer une forme de rébellion et de protestation qui dénonce les violations et les homicides arbitraires dont sont victimes des personnes et des communautés innocentes en raison d'idéologies religieuses et de projets néocoloniaux. Ces références sont donc une véritable nécessité qui traverse la pièce.

Comment cette nécessité de faire œuvre face aux conflits armés a-t-elle guidé votre travail ?

Il y a pour moi une urgence à rendre certaines choses visibles. En décembre 2024, nous nous réjouissons de la chute du régime de Bachar al-Assad, mais l'événement a ouvert une nouvelle période, très incertaine. Plusieurs groupes se sont réunis autour de Hayat Tahrir al-Sham, qui s'est emparé du pouvoir et, quoiqu'une partie de la population soutienne cette organisation et ce nouveau gouvernement, cela a provoqué une grande chape de questions et d'inquiétudes chez de nombreux Syriens, notamment dans ma communauté. On se retrouve face à une réalité complexe où la fin d'une oppression ne signifie pas forcément la paix : les massacres commis par cette organisation extrémiste constituent des tentatives de génocide religieux ou de nettoyage ethnique à l'encontre des minorités. L'horreur de cette situation m'a accompagné pendant toute la création. Je ne voulais pas expliquer politiquement ce qui se passe, mais partager ce trouble, cette instabilité intérieure.

Qu'aimeriez-vous que le public ressente auprès de Paisiblement ?

Je ne cherche pas à transmettre un message, ni même une position morale. J'aimerais plutôt que le public ressente une expérience physique et humaine, quelque chose qui dépasse l'information, l'actualité, ou encore les images de guerre dont nous sommes abreuvés. Nous vivons dans un monde saturé d'images et de signes de violence qui finissent parfois par nous anesthésier. La danse ouvre la porte aux expériences plus directes, plus humaines. Les interprètes traversent des états physiques très engagés, parfois proches de l'épuisement, mais toujours portés par une énergie collective. J'aimerais que les spectateurs puissent partager ce moment-là : sentir une fragilité, mais aussi une forme de persistance, de persévérance, de résistance calme, une possibilité de rester humain face au chaos. *Paisiblement* n'est pas une réponse, c'est un espace pour rester ensemble avec ces questions, sans violence, simplement par la présence des corps et de la musique.